

Alphonse de Lamartine - 1765 - 1833

REVUE HISTORIQUE, CULTURELLE
ET
LITTÉRAIRE

Rédactrice en chef

Ludmila Kol

Rédactrice adjointe

Julie Laloi (France)



2003-2013
~~2003-2013~~

Comité de rédaction

Alexandre Avelitchev (Belgique)

Olga Bainova (Belgique)

Ludmila Kol (Finlande)

Igor Volovik (France)

Création graphique

Tania Varonen

Web

Evgueni Malitski

La revue a 6 parutions par an dont N°1 – 4 en langue russe

tél. rédaction/abonnements

+358 40 5121618

litararus@kolumbus.fi

www.litararus.org

Editeur

LitararuS

Y-tunnus: 1538941-8

Support

LitararuS ry

Impressi on réalisée par GRANO Oy

© **LitararuS**, 2014

La revue est publiée en Finlande
avec le soutien du Ministère de l'éducation
et de la culture de la Finlande

ISSN-L 2323-198X
ISSN 2323-198X

SOMMAIRE

POEMES

Poésierusse (Traduit par **Vladimir Sergueev**) 5

EURONEWS

Helsinki : 9

NOTRE HISTOIRE D' HIER ET D' AUJOURD' HUI

Timo Vihavainen. *Saint-Pétersbourg vu par les Finlandais* 10

ARCHIVES HISTORIQUES

Journal de Stéphane Gavrilenko (par **Jean Gavrilenko**) 14

PROSE RUSSE CONTEMPORAINE

Znaïda Linden. *La funambule* 26

Ludmila Kol. *La petite fille du pays N+1* 29

PHOTOS

Shanghai d' aujourd' hui 34

MEMOIRE

Marianne Juquelier-Verigin. *Mon Père* 36

ART

Arts graphiques 63

COMMENTAIRE

Barbara au cœur d' un festival (**Igor Volovik**) 65

Les artistes russes et le Père Castor (**Céline Rousseau**) 68

EMIGRATION RUSSE EN FRANCE

L' histoire d' une famille russe. **Jean Liamine.** (Interview par **Julie Laloi**) 73

LANGUES ET CULTURES

Le hasard du bonheur 78

Catherine Gravet (interview par Olga Bainova) 79

Anne Delizée. Olga Gortchagina. *Eugène Hins, un pont entre la Russie et le monde francophone* 80

Anne Godart. *Maurice Carême (1899–1978). Traduction et hasard du bonheur* 83

Benoît van Gaver. *Portrait d' Emmanuel Waegemans, traducteur du russe vers l' néerlandais* 87

ACTUALITE

Légend' Air en Limousin : les ailes à l' honneur (**Philippe Dardant**) 90

Vernissages 94

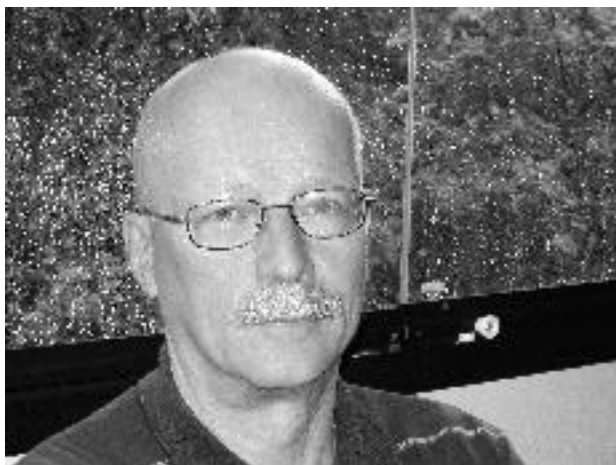
Illustrations : peintre Boris Zabirokhin (Saint-Pétersbourg)

Page 1 : Loup garou

Page 2 : Esprit de forêt



Timo Vihavainen



Professeur d'histoire de la Russie à l'Université d'Helsinki

Saint-Pétersbourg vu par les Finlandais. Deuxième moitié du XIX^e siècle.

**Vue d'ensemble de la ville,
curiosités touristiques, jubilé**

La grandeur de Saint-Pétersbourg a marqué tous les auteurs. Comme le rapportait le correspondant du journal de Turku, Saint-Pétersbourg, métropole mondiale, était le « nouveau monde » pour tous ceux qui, jusqu'à leur rencontre avec cette ville, n'avaient vécu que dans les petites capitales des pays scandinaves. Rien que la Neva donnait l'impression d'un fleuve puissant, sans égal en Europe. Le bâtiment de l'État-major était le plus monumental au monde. Les ponts gigantesques, le Palais d'hiver, la cathédrale Saint-Isaac marquaient bien sûr les esprits des touristes, et les journalistes qui avaient visité la ville ne manquaient pas de tout décrire à leurs lecteurs. Le château des Ingénieurs, la cathédrale Pierre-et-Paul, le Jardin d'Été, la cathédrale Notre-Dame-de-Kazan et autres curiosités touristiques faisaient constamment l'objet d'articles qui ne cessaient de surprendre. Les dimensions des édifices ne laissaient personne indifférent. Même les maisons d'habitation de Saint-Pétersbourg étaient tellement gigantesques qu'il semblait qu'une seule d'entre elles pouvait loger la population entière d'une petite ville finlandaise.

La perspective Nevski semblait particulièrement attirer les Finlandais. En

effet, un des auteurs du journal de la ville de Turku posa cette question rhétorique : « Qui, enfant, n'apas tenté des'imaginer cette rue desmille et une nuits ? »

On pouvait ressentir un plaisir immense rien qu'en observant les scènes de rue. Cela va sans dire qu'il y régnait une effervescence permanente. La bigarrure de la ville était frappante : landaus luxueux de membres de la haute société côtoyaient charrettes et télègues de paysans. Le quartier délimité par la rue Sadovaïa et la perspective Nevski portait le sceau de l'Europe, mais dans les magasins, on pouvait acheter à la fois de quoi s'habiller à la dernière mode parisienne et de simples produits russes.

Cette extraordinaire diversité se retrouvait aussi dans toutes les tavernes de Saint-Pétersbourg. Étaient assis côte à côte des hommes en haillons, des bureaucrates en uniformes défraîchis qui lisaient leur journal, des mères et leurs enfants qui buvaient leur soupe, des marchands venus boire un thé et des « saints hommes », des popes qui forçaient sur la vodka. Parfois, tous ces gens commençaient à chanter, puis se battaient pour ensuite se réconcilier et s'embrasser. L'auteur s'étonnait que personne n'ennuie personne et qu'il n'y ait pas de « débauche grossière comme il y en avait chez nous ».

Les visiteurs de Saint-Pétersbourg savaient que la population de la capitale impériale s'élevait à un million d'habitants, c'est-à-dire la moitié de celle de toute la Finlande. L'ombre majestueuse de Saint-Pétersbourg paraissait menaçante. En 1883, avant la recrudescence de la polémique anti-finlandaise dans la presse russe, le rédacteur du journal *Hämäläinen* écrivait : « La coupole de la cathédrale étincelle d'or pur. De l'or, de l'or partout, seulement de l'or pur ! Si l'on se rappelle que Moscou est encore plus riche que Saint-Pétersbourg, si l'on se rappelle les richesses incommensurables qui sommeillent dans les

profondeurs de la Russie, dans ses innombrables monastères, ses usines colossales et ses terres fécondes, quand on voit ses casernes qui s'étendent à l'infini, ses régiments héroïques, il ne faut pas s'étonner que la Russie possède une telle puissance. »

Bien sûr, continue l'auteur, l'on pouvait se réjouir de ces richesses colossales et de cette beauté extraordinaire, sorties tout droit du perfectionnisme et de l'esprit de l'homme. Mais il faut souligner que le Finlandais, qui avait compris la force incroyable de la Russie, avait le cœur qui saignait et il ne pouvait que se plaindre malgré lui : « Oh, toi, Belle Finlande ! T'es maintenant aux mains d'un fiancé qui veut, et peut, t'étreindre jusqu'à la mort ! »

Les intentions que nourrissait la Russie, l'auteur les a comprises grâce aux journaux russes, car ils en parlaient quasi tous les jours. S'il est vrai que la Finlande avait sa propre constitution et que la parole de l'empereur était toujours sacrée, tout pouvait changer et, d'ailleurs, la Russie n'était déjà plus la même que dix ans auparavant.

Saint-Pétersbourg était la ville du divertissement sans fin. Il en était ainsi dans toutes les grandes villes, mais Saint-Pétersbourg se distinguait tout particulièrement. Le divertissement ne cessait jamais, une véritable allégresse régnait sur la ville. En vérité, Saint-Pétersbourg ne s'éveillait que la nuit. Les pièces de théâtre débutaient vers 20h, 21h, voire 22h, et se terminaient après minuit. Les bals, quant à eux, ne commençaient qu'à minuit. Après cela, les gens se dirigeaient vers les restaurants, puis se rendaient en dehors de la ville, chez les tziganes. Bien sûr, les gens travaillaient, mais la journée de travail ne commençait qu'à midi, et encore, cela ne concernait que les classes inférieures. Pour les personnes de plus haut rang, le travail commençait encore plus tard.

Il y avait à Saint-Pétersbourg des saisons de fêtes, telles les « nuits pétersbourgeoises » qui se tenaient en hiver. Les plus importantes étaient la *maslenitsa* et la Pâque. Les journaux finlandais décrivaient perpétuellement la *maslenitsa*, mais tous en dressaient un tableau plus ou moins similaire. Il est évident que ce spectacle ne cessait d'éblouir à chaque fois les Finlandais, qui n'avaient jamais rien vu de tel chez eux ou dans d'autres pays. Ils comparaient parfois la *maslenitsa* aux nuits de Naples ou du Bosphore. Ils parlaient parfois aussi de « semaine folle ». On ne savait où donner de la tête : toboggan de glace, carrousels, théâtres de rue. Partout on vendait des blinis, toutes sortes de boissons, on jouait de la musique. Il y avait sur le Champ de Mars un grand nombre d'attractions de toutes sortes et l'on construisait de véritables palais de glace sur la Neva gelée.

Les « *veikkos* »¹ finlandais étaient une caractéristique toute particulière de la *maslenitsa*. Les paysans de l'Isthme de Carélie venaient avec ces luges pour proposer des balades aux Pétersbourgeois. Parfois, on pouvait en compter entre six et huit milles. Les *veikkos* étaient plutôt considérés comme une attraction comique. On s'amusait de ces paysans venus du fin fond de la Finlande qui arrivaient dans la grande ville. Les journaux finlandais en parlaient aussi, d'une plume assez ironique. Le journal *Åbo tidning* parlait des « traits grossiers » (littéralement : « figures taillées à la hache ») des *veikkos*, les cochers, qui ne connaissaient pas la ville et ne faisaient pas la différence entre la gauche et la droite. Ils étaient néanmoins populaires, car les promenades en luge étaient bon marché ; visiblement, ils ne comprenaient pas non plus la valeur de l'argent. Les cochers étaient honnêtes, mais pas toujours très intelligents. Il arrivait parfois qu'ils perdent leurs chevaux après avoir accédé à la proposition de quelques clients

malhonnêtes d'aller se reposer pendant qu'eux-mêmes prenaient les rênes pour faire des tours de luge dans la ville.

De nombreuses publications portent aussi sur la Pâque, dans lesquelles les auteurs s'étonnent à chaque fois d'une coutume : l'échange de baisers de Pâques. Dans certains cas, cela tournait à la débauche, quand les paysans buvaient l'équivalent d'une année entière de consommation de vodka.

En été, il y avait également beaucoup de distractions. En général, les habitants de Saint-Pétersbourg menaient une vie mondaine tout au long de l'année, même lorsqu'ils étaient à la datcha. Ils s'y rendaient au printemps en grandes caravanes. En été, des milliers de Pétersbourgeois aimaient se rendre en train au « *vokzal* » (Vauxhall) de Pavlovsk. Là-bas, un Finlandais se sentait « comme un paysan de Sotkamo à la foire de Kajaani ». Lors de l'Assemblée de la noblesse à Saint-Pétersbourg, des bals masqués étaient souvent organisés, auxquels pouvaient participer à la fois les membres de la noblesse et les gens « normaux ».

À la cour, bien sûr, des bals impériaux grandioses étaient régulièrement organisés. Il arrivait parfois que des invités finlandais écrivent à ce sujet. Les bals qui se tenaient au Palais d'hiver pouvaient accueillir jusqu'à 3000 invités. Des fêtes grandioses étaient organisées en l'honneur des chevaliers de l'ordre de Saint-Georges, sur lesquels un correspondant finlandais pouvait parfois révéler quelques anecdotes.

Il arrivait souvent que des Finlandais y rencontrent l'empereur lui-même. Ce dernier était souvent présent aux manœuvres à Krasnoïe Selo, où la Garde nationale finlandaise remportait fréquemment les prix de tirs. D'une manière générale, l'on parlait souvent dans les journaux de la vie des campements à Krasnoïe Selo et des succès qu'y rencontraient les Finlandais. D'ailleurs, un

Finlandais de la garde impériale a fait part de ses souvenirs : il a dit s'être étonné de la simplicité des membres de la famille impériale et du style de vie spartiate des jeunes Grands-princes. Ils étaient tous d'une amabilité extraordinaire et essayaient de parler un petit peu finnois avec lui.²

moitié du XIX^e siècle. », qui fait lui-même partie du recueil « Helsingfors – Saint-Pétersbourg. Les pages de l'histoire. Deuxième moitié du XIX^e – début du XX^e siècle », dir. T. Vihavainen et S.G. Kachtchenko. Saint-Pétersbourg. Nestor Istorica. 2012.

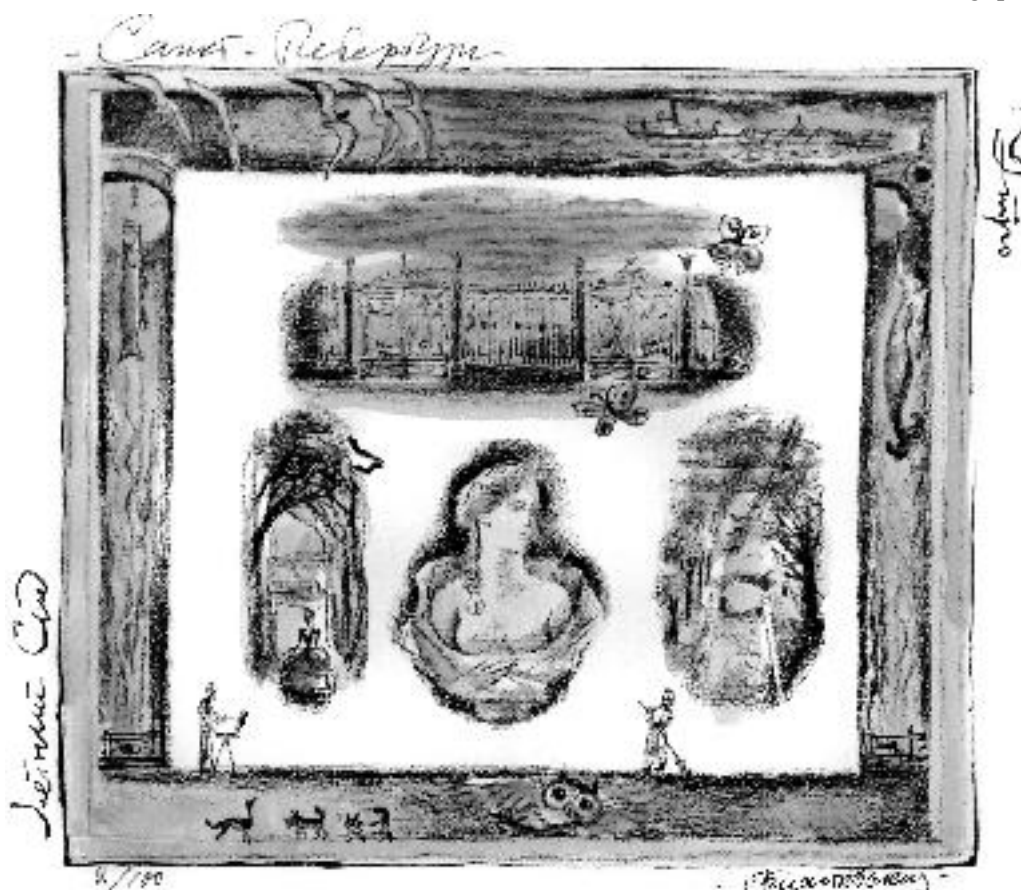
¹ Ndt : sorte de luge tirée par des chevaux ; ce terme désigne également le cocher de cette luge.

² Ce texte est un extrait de l'article « Saint-Pétersbourg à travers le regard de correspondants finlandais. Deuxième

TV

Traduit par Céline Curvers
et révisé par Maxence De Mey
et Lola Decamps.

Sous la rédaction de Anne Delizée.
Faculté de Traduction et d'Interprétation –
Ecole d'Interprètes Internationaux,
Université de Mons, Belgique



Olga Biantovskaïa. Jardin d'Eté à Saint-Pétersbourg. Le matin.



Journal de Stéphane Gavrilenko

**Soldat russe en France
1916-1920**

par **Jean Gavrilenko**, fils de Stéphane

Zinaïda Linden



La funambule

Née à Leningrad, diplômée en philologie scandinave de l'Université de Leningrad, Zinaïda Linden vit actuellement à Turku. Prosatrice, elle écrit en russe et en suédois et est l'auteure de romans et de nouvelles, dont certains ont également été publiés en Russie. Zinaïda Linden est le premier écrivain d'origine étrangère à avoir reçu le prix Runeberg, une des récompenses littéraires finlandaises les plus prestigieuses.

C'était notre dernier rendez-vous. Il en avait décidé ainsi.

Moi, je n'étais pas d'accord. Mais on ne peut rien faire face à ces têtes de mules de Finlandais.

À vrai dire, je ne le connaissais pas vraiment. Enfin, si, je le connaissais, mais seulement dans le sens biblique du terme. Au bout de deux semaines, il avait repris ses esprits et il avait décidé que toute cette histoire n'était ni bonne ni correcte. Il m'avait fait tout un discours. Au lit. Il y a une demi-heure.

J'ai une petite particularité : je suis mariée. À un autre. À un autre qui se trouve actuellement à Shanghai en voyage d'affaires.

J'ai l'habitude de mener une double vie. Déjà autrefois, j'agissais ainsi quand je vivais chez mes parents. Une vie de bonnes notes et de robes d'école bien repassées que

je vivais pour maman et mes grands-parents, et une autre de conversations secrètes au téléphone et de cigarettes, pour moi.

Tromper mon mari ne me pose pas de problème. En fait, si, ça me dérange, mais pas du point de vue éthico-moral, mais plutôt du point de vue technico-organisationnel. Car il faut bien se souvenir de ce que j'ai dit, à qui, quand et pourquoi j'étais absente. Pour qu'il n'y ait pas d'incohérence.

– Vous êtes vraiment tous des coincés, soupirai-je en sortant du lit, si deux personnes plaisent, il faut agir au lieu de tourner autour du pot.

– Il se peut que tu aies raison, répondit-il d'un air pensif, mais ça ronge...

Alors il se tut, ne sachant pas s'il devait continuer.

– Ça ronge quoi ?

– Ça ronge... l'âme. Ça laisse des plaies. Certaines guérissent difficilement.

– Il faut faire quoi, alors ?

– Si c'est de l'amour, il vaut mieux divorcer au lieu de faire l'autruche. Ainsi, c'est plus honnête.

J'acquiesçai d'un air coupable. Ce qu'il y avait entre nous, ce n'était pas de l'amour. Je le savais pertinemment.

– Tu comprends, quand j'étais plus petite, me suis-je surprise à expliquer, les couples ne se séparaient pas, pour ne pas nuire à leur carrière professionnelle. Nous avions le parti communiste, une ligne de conduite morale... et tout le reste. L'adultère était quelque chose de banal. Ça n'avait rien de dramatique. Ça faisait partie des mœurs, de notre quotidien.

Il écoutait avec curiosité.

– Nous venons de mondes différents, finit-il par dire. Il avait la voix chaude, comme des moufles en duvet.

– Tu me trouves cynique ?

Il secoua la tête.

– Je ne t'associe pas à ce mot.

– À quels mots m'associerais-tu alors ?

Il marqua une hésitation.

– Imprévisible. Parfois d'humeur chagrine. Et intrépide aussi.

– Intrépide ?

Il acquiesça en pensant visiblement à quelque chose d'agréable.

– Oui. Intrépide.

Soudain, je me suis souvenue de quelque chose d'important, mais que j'avais oublié depuis longtemps. Soit c'était du vécu, soit je l'avais lu dans un livre quand j'étais petite.

Personne ne m'avait jamais qualifiée d'intrépide. Est-ce que ça me correspond vraiment ? Les gens intrépides portent secours pendant un incendie. Les enfants intrépides jouent à l'attrape-cœurs!

Ah, je me souviens ! C'est quelque chose avec des enfants acrobates. Il me semble que ça vient d'une nouvelle d'Alexandre Kouprine. Ces enfants sont devenus de bons acrobates parce qu'ils ne connaissent pas la peur. Les enfants n'ont pas assez d'expérience. Ils ne croient pas au mal, c'est quelque chose d'abstrait qui ne les concerne pas. Ils réalisent des figures sans se faire prier pour plaire aux adultes qui les observent d'en bas. Ils vont sans crainte à la rencontre de leur destin. Sans filet. Ils dansent joyeusement sur leur corde.

– Tu ferais une bonne acrobate, entends-tu soudain.

Je repris mes esprits et je compris que je pensais à voix haute.

Mon aimé me regardait avec intérêt.

– Petite, avais-tu peur de la mort ? me demanda-t-il.

– J'en avais peur. Mais j'ai toujours su que ça n'avait pas de sens. D'habitude, les gens ont peur face à un public, non ? Mais il n'y avait pas de public. Et moi, je n'avais personne pour me rattraper. Par exemple, j'ai appris à rouler à vélo toute seule. Personne ne courait à côté de moi en tenant la selle.

– Pourquoi ?

– Pour raisons familiales. Mon père est parti quand j’avais environ deux ans. Qui pouvait bien courir à côté de moi en vélo ? Papy était déjà trop âgé pour le faire.

– C’est donc ça.

– J’ai même appris à nager toute seule.

Il était assis, la tête baissée. Quand il la releva, je remarquai, à ma grande surprise, qu’il avait les larmes aux yeux.

– Ça alors, il n’a même pas honte d’être ému à ce point, pensai-je avec stupéfaction. Nous sommes bel et bien de deux mondes différents.

Je ne l’aimais pas comme une femme aime un homme. Je le voyais seulement parce que je m’ennuyais. Dans l’ensemble, je le connaissais peu, sauf dans le sens biblique du terme. Mais à ce moment, j’eus soudainement une folle envie de tout raconter à ce touriste atterri par hasard dans mon lit.

Lui raconter qu’un jour, en été, en bronçant avec mes grands-parents au parc Pavlovski, j’avais subi sous leurs yeux les assauts d’un petit vieux édenté, mal rasé, aux verres de lunettes comme des tessons de bouteille. Je n’avais personne de mon âge avec qui jouer. Et le petit vieux m’a appelée pour jouer avec moi au badminton. Mes grands-parents m’ont donné leur accord.

Le petit vieux et moi étions à vingt mètres de la couverture sur laquelle étaient assis mes grands-parents, qui mangeaient des fraises. À chaque fois qu’il me donnait le volant, il glissait sa patte toute rêche dans ma culotte et y gratouillait.

Ça avait duré environ quarante minutes. Finalement, le petit vieux était parti et j’avais continué joyeusement à lancer le petit volant en l’air.

Je n’avais parlé de ça à personne. Je ne savais pas s’il fallait ou non en parler, et s’il le fallait, à qui ? De plus, je me suis sentie coupable de quelque chose. Pendant de nombreuses années.

– Tu aimes jouer au badminton ? demandai-je à mon aimé.

Cette fois-ci, j’en avais pas pensé à voix haute, mais tout bas, et il fut surpris par ma question.

– J’adore. Pourquoi ?

– Nous pourrions peut-être réserver une salle pour jouer ensemble au badminton un de ces jours ?

– Tu es vraiment complètement imprévisible ! dit-il gaiement. Puis il s’approcha en se préparant visiblement à dire ses derniers mots – des mots solennels, des mots d’adieu.

Ah zut, je n’y pensais plus ! Il avait effectivement décidé que nous devions nous séparer. L’obstination finlandaise. Une détermination de fer. Une morale puritaine. Et ça, il faut le respecter.

Et je l’ai respecté. Je l’ai quitté comme il m’a quittée, simplement et sans engagement. Je ne me souviens plus des derniers mots, mais ils étaient certainement empreints de bonté.

Nous nous sommes dit au revoir au coin d’un kiosque. Sans cérémonie, comme si nous étions de vagues connaissances.

– Voilà un distributeur. Il faudrait retirer un peu d’argent, pensai-je en ouvrant mon sac.

Une goutte de pluie m’est tombée sur la tempe, comme un signe de reproche.

Et j’ai regardé par-dessus mon épaule pour voir s’il allait se retourner.

¹Allusion au roman *L’Attrape-cœurs* de J.D. Salinger, NDT

ZL
ZL

Traduit par Lola Decamps,
Emeline Dehareng et Sophie Paquet Faculté
de Traduction et d’Interprétation – Ecole
d’Interprètes Internationaux, Université de
Mons, Belgique
Sous la rédaction de Anne Delizée

Marianne Juquelier-Verigin



Mon Père

Je suis née le 12 Juillet 1940 à Helsinki en Finlande mais en fait, j'ai l'impression d'être née la nuit du 21 avril 1945. Cette nuit-là, à 3 heures du matin, quatre hommes sont venus chez nous. Je me souviens que mon père a dû s'habiller et ces hommes – deux Russes, deux Finlandais – cherchaient quelque chose. Le petit secrétaire, qui se trouve actuellement dans ma chambre à Paris, a été mis sens dessus-dessous. Je me souviens des photos par terre et des tubes de rouge à lèvres de ma mère jetés avec les photos. J'étais dans mon petit lit d'enfant à barreaux et le policier finlandais cherchait sous mon matelas. Seulement, le pauvre homme avait oublié qu'il tenait un fusil et je me souviens de cette arme pointée vers moi. Lui ne se rendait pas compte ; il me disait « nuku, nuku », ce qui veut dire « dors, dors » en finnois. Bien entendu ce fut sans succès. Mon père a été emmené. Plus tard dans la nuit j'ai eu besoin d'aller

aux toilettes, ma mère a dû m'accompagner car un homme gardait la porte de notre chambre. J'ai su plus tard qu'un autre homme était posté à notre porte sur le palier.

Le lendemain matin ma mère est partie à la recherche de son mari ; oncle Fédia, le mari de la sœur de mon père a subi le même sort. D'autres femmes recherchaient leur mari, en tout vingt personnes avaient été enlevées. Toutes ces personnes faisaient partie d'une Organisation contre le bolchévisme dont le Siège était en France. En 1944 la Finlande ayant perdu la guerre contre l'Union Soviétique, une Commission de Contrôle a été créée par Staline et son fonctionnement a été confié à Jdanov. En 1945 Jdanov a demandé à Yrjö Leino, ministre des Affaires Etrangères communiste de l'époque, de donner les noms des personnes ayant œuvré contre les bolchéviques.

Ma vie en Finlande s'est déroulée entre ma mère, mes grands-parents paternels et ma marraine – la sœur de ma mère. Je me souviens avoir été avec ma mère, tout au début de l'enlèvement de mon père, à l'Ambassade d'URSS ; toutes les épouses pensaient que leurs maris étaient dans une prison en Finlande. Ce n'est que plus tard qu'elles ont su qu'un avion attendait tous ces hommes à l'aéroport de Malmö, non loin de Helsinki, pour les emmener sur le champ à Moscou, à la prison Loubianka. Un an après cette nuit du 21 Avril, les épouses ont reçu une lettre de leurs maris, disant qu'ils venaient d'être condamnés à 10 ans de goulag en tant que prisonniers politiques, qu'ils ne savaient pas quel serait leur sort – Staline pouvait faire fusiller n'importe qui n'importe quand – et que celles qui n'avaient pas la force d'attendre tout ce temps d'incertitude pouvaient demander le divorce. Ma mère l'a fait car elle voulait à tout prix quitter la Finlande. Cet événement a fait basculer ma vie qui a pris une direction totalement imprévue.

Après l'arrestation, personne ne me parlait de mon père. A l'époque je ne m'en rendais pas compte, aujourd'hui je pense que l'on voulait me protéger. Je crois que je ne posais pas de questions ; j'étais souvent chez mes grands-parents et ils ne me parlaient pas de mon père. Par contre ils me passaient tous mes caprices (manger trois œufs d'affilée). Un jour, me promenant avec mon grand-père, j'ai voulu manger une glace. Au lieu d'une j'en ai mangé 14. J'ai été malade, ma Tantine, la sœur de mon père, m'a fait un lavement et ma grand-mère a grondé mon grand-père. Chez ma marraine, la sœur de ma mère, il y avait ma cousine, Larissa, de 10 mois ma cadette, et nous étions plus sœurs que cousines. J'étais heureuse ainsi car je me sentais aimée. Il n'y a que dans le petit appartement où j'habitais avec ma mère que je ne me sentais pas très bien ; maman était jeune (30 ans), elle travaillait, sortait, faisait du théâtre. Elle avait aussi un chien, un Loulou de Poméranie d'un nom de Topsy. Ce chien était arrivé dans la vie de ma mère avant ma naissance et j'en étais terriblement jalouse. Maman l'avait toujours dans ses bras et toute ma vie j'ai eu l'impression qu'elle préférerait le chien. Cet animal devait avoir un don de comédie car il arrivait que ma mère en rentrant regarde le chien, et me dise « tu as fait quelque chose à Topsy ! » Ben oui ! Je lui avais tiré queue tellement il m'énervait. Alors j'avouais mon forfait et je recevais une fessée...

Je m'étais aussi inventé un frère, Paul, à qui je parlais tous les jours. Bien entendu il était plus âgé que moi, et grand ! Avec quelle délectation j'ai lu, par la suite, « Paul et Virginie », et combien ce livre m'a fait pleurer. Et puis je parlais avec mon Ange gardien car j'étais persuadée – et le suis toujours – qu'il était constamment à côté de moi. Et surtout, je parlais avec Jésus devant la petite icône au-dessus de mon lit.

Un jour de l'été 1948 ma mère m'a dit que

j'allais avoir un nouveau papa, que nous allions quitter la Finlande et partir dans un pays qui s'appelle la France. J'étais dans une école française et donc la langue ne m'était pas inconnue. Notre institutrice était française et nous savions chanter « La Marseillaise ». Je me souviens que cela ne m'a fait aucun effet, c'étaient des paroles en l'air ; j'étais contente de ma vie, de mes amis, j'aimais la nature finlandaise : la neige l'hiver, les baies et les champignons l'été, les baignades, les veillées chez mes grands-parents où j'avais le droit de boire le thé accompagné de confiture après les cours que mon grand-père donnait aux étudiants ; les bêtises que nous faisons, ma cousine et moi, et notre complicité (lorsque nous attachions les pieds de nos lits ensemble pour ne pas être séparées). Je crois que je n'ai pas cru ma mère.

De temps en temps ma mère me disait : « comment vas-tu appeler ton nouveau papa ? » Je crois que je n'y réfléchissais même pas car tout était abstrait. Alors un jour, un peu excédée, j'ai dit « et beau-papa ? » Va pour beau-papa, alors de temps en temps on me parlait de beau-papa par ci, beau-papa par-là, mais je ne le connaissais toujours pas ! Ma marraine me parlait de beau-papa ; il était Russe et habitait en France, j'habiterai avec lui, j'irai à l'école en France, j'aurai des amies françaises. Personne ne me parlait de mon père, je ne connaissais pas le futur beau-papa, donc tout cela ne me concernait pas.

Mai 1949. Le grand jour ! Je me souviens de beaucoup de gens qui nous accompagnaient au bateau – car nous prenions le bateau pour la Suède et de là le train pour Paris. Une élève de ma classe a été désignée pour représenter la classe. Ma mère était couverte de fleurs. Le train pour Paris me semblait luxueux : nous avions un compartiment pour nous deux. Les murs étaient en bois précieux, dans un placard il

M
e
m
o
i
r
e

y avait le lavabo, les commodités – c'est-à-dire le pot de chambre. Le jour, le personnel venait transformer notre chambre en petit salon et nous pouvions voir défiler le paysage. Nous prenions nos repas au restaurant ; je me souviens des nappes blanches, des petites lampes sur les tables, et des serveurs. Ma mère était aux anges, moi j'étais divertie. Je ne me souviens plus de notre arrivée à Paris ; certainement beau-papa est venu à notre rencontre. En ce temps-là, il y avait des porteurs dans les gares. Nos bagages furent chargés, je me souviens du carton à chapeaux de ma mère : il était assez grand, rond, noir avec des bords en cuir beige. Je l'ai longtemps vu au grenier à Rouen où nous avons habité à partir de 1955, et puis un jour il a disparu.

Je ne me souviens plus comment nous sommes arrivés aux Authieux, petit village à 12 kilomètres de Rouen. Beau-papa n'avait pas de voiture ; nous avons donc pris, je pense, le train de Paris à Rouen et de là un taxi. Ou alors nous avons passé une nuit à Paris ? Beau-papa, lorsqu'il venait à Paris, descendait dans un hôtel près des Champs-Élysées où il avait ses habitudes et il avait une table dans un restaurant qui s'appelait « Doucet » où j'ai découvert un met délicieux : jambon-petit pois. Des petits pois tout fins, sucrés avec des petits oignons... Mais revenons à notre arrivée à Authieux. Beau-papa habitait ce que l'on appelait « Château de la Marnière », une grande bâtisse divisée en six appartements pour les ingénieurs de la Société Chimique Francolor à Oissel. Beau-papa était docteur en chimie, spécialisé dans les couleurs.

On m'a conduite à ma chambre qui était toute préparée : lit, bureau, étagère, petite table avec la photo de mon père dans un grand cadre en argent, tabouret, le tout en bois clair finlandais et signé Artek. Le salon aussi était tout meublé, ainsi que la chambre de maman et beau-papa – mes parents. Le déménagement et l'installation avaient été

faits avant notre arrivée, et ce, je suis sûre, pour que je ne sois pas « traumatisée », comme on dit maintenant ! Ma mère m'a expliqué que nous allions vivre tous les trois, que j'irai à l'école du village – j'ai tout de suite intégré l'école car l'année scolaire n'était pas terminée en France. A cette époque elle durait jusqu'au 14 Juillet et n'était finie qu'après la cérémonie au Monument aux Morts et la remise des prix. Puis ma mère m'a suggéré un autre nom à la place de « beau-papa » qui était trop long à dire ; peut-être « papa Vassia » ? (Vassili étant son prénom). Va pour papa-Vassia.

Nous parlions encore russe à la maison, ce qui me rattachait à mon enfance en Finlande, à mes grands-parents, à ma marraine, à ma cousine. La même année 1949 maman et papa-Vassia ont décidé de régulariser leur situation et se sont mariés à la Mairie d'Oissel. Ils ne m'ont pas prise avec eux à la cérémonie, pour me « protéger » – je pense – et m'ont laissée seule à la maison. Eux, après la Mairie, sont allés déjeuner avec les amis russes qui leur avaient servis de témoins. J'étais donc seule avec le chien Topsy – toujours là – les livres de la Comtesse de Ségur (papa-Vassia m'avait donné toute sa collection *Bibliothèque Rose*) et la photo de mon père. Je ne me souviens souffert. Ma mère m'a dit que c'était comme ça, alors c'était comme ça. Je repartais dans mon monde et de plus j'avais toute une nature inconnue à découvrir : de grands arbres que je ne connaissais pas – car la Marnière était tout à fait à la campagne – des hêtres qui me semblaient immenses ; leurs petites feuilles rondes, légèrement ovales, étaient si douces ; elles étaient garnies de petits poils qui les rendaient ainsi. Je n'avais jamais vu des feuilles avec des nervures si prononcées. Par la suite, des enfants du village m'ont appris à les « déshabiller » et à ne laisser que les nervures – pauvres feuilles réduites à l'état de squelettes ! En automne, les hêtres produisaient des fruits,

des faines. Elles étaient toutes petites, protégées par une peau épaisse en forme de triangle. Ces triangles étaient logés par trois dans des coques ovales, légèrement piquantes. Il y avait aussi des marronniers, des ifs qui ne ressemblaient vraiment pas aux sapins de Finlande et surtout ce qui m'a sidérée, c'était le lierre ! Même aujourd'hui, le lierre tient une place à part dans mon amour pour les plantes. Est-ce parce que le lierre évoque la sagesse ? Je ne sais pas, mais il me fait beaucoup d'effet. J'aime toucher ses feuilles fermes, douces et épaisses, et sentir son odeur. Et le lierre sur le sol après la pluie ? C'est presque jouissif, c'est une magie qui atteint le physique, il en émane un parfum capiteux, un peu âcre et doux à la fois. C'était une fusion de la feuille et de la terre mouillée. Ce parfum harmonieux resurgit de temps à autre ; je crois que mon cerveau l'a imprimé pour toute la vie. Et le lierre parsemé de pervenches au printemps ? La pervenche a des pétales carrés. Jamais je n'avais vu une chose pareille. Pour moi, l'extrémité d'un pétale est ronde et je n'imaginais pas que la nature pouvait fabriquer des formes géométriques aussi précises. Et le lierre parsemé de petits cyclamens sauvages en automne ? Il y en avait des roses et des blancs. J'observais ces petites fleurs si modestes et odorantes et je constatais que, lorsque les boutons s'ouvraient, ils prenaient leur temps pour mettre à l'arrière les pétales et ainsi dégager le cœur afin qu'il puisse s'imprégner du parfum alentour. Déjà en Finlande je parlais avec les fleurs et les « esprits de la forêt ». Alors là, mon imagination bondissait ! Je découvrais avec ravissement toutes ces richesses de la nature dont je ne soupçonnais même pas l'existence. J'aimais me promener à travers champs. Les paysans – car alentour il n'y avait que des fermes – me disaient qu'au mois de juin il y aurait des « rosés-des-prés » ! ? Qu'est-ce que c'est un « rosés-des-prés » ? Je m'imaginais des

gouttelettes de rosée, normal, mais pourquoi me parlait-on de champignons ? J'en connaissais tout un chapitre sur les champignons, nous en ramassions tous les automnes en Finlande ; des ceps, bolets, chanterelles, girolles, lactaires – mais « rosés-des-prés » ? Jamais entendu. Au mois de juin j'ai commencé à les chercher. Quand j'ai vu de petits monticules tout blancs, j'en cueillis un, et dessous, les lamelles étaient d'un rose tendre – voilà donc les « rosés-des-prés ». Là encore je me souviens très bien de mon étonnement, de mon ravissement, et je me suis mise à parler avec ces champignons d'un blanc immaculé sur le dessus et d'un rose tendre sur le dessous – avant de les manger.

La première année en France allait de découverte en découverte. Et puis, la deuxième année, l'institutrice, Mlle Leleu, est venue voir mes parents pour leur dire qu'il ne fallait plus parler russe à la maison sinon je n'apprendrai jamais correctement le français ! Stupéfaction de ma part ! Comment était-ce possible ? Je parlais bien le français, je parlais russe et de surcroît finnois et suédois. Ce fut ma première difficulté car c'était une rupture. Une rupture d'avec mes origines, avec ma famille restée en Finlande ; comment pourrais-je communiquer avec mon grand-père et ma grand-mère si je ne parlais plus russe ? Alors, seule dans ma chambre je recopiais mes livres russes pour ne pas oublier la langue, ni l'alphabet. Même mes parents parlaient désormais entre eux en français. Ce fut un effort pour ma mère, mais elle en était enchantée : elle devenait française.

Je passais ma vie entre ma mère et papa-Vassia. Papa-Vassia était un homme très érudit ; il m'initiait à la littérature, à la peinture. Lors de ses déplacements à Paris il m'emmenait avec lui, me laissait sur les Champs-Élysées et partait s'occuper de ses affaires. J'avais 13 ans. Me retrouver seule

sur les Champs Elysées, au milieu de la foule, me procurait une sensation de plaisir. Je ne parle pas de la sensation de liberté qui va de soi, mais du plaisir d'exister : j'étais moi, Marianne, seule dans le grand Paris, sur la plus belle avenue ; je pouvais faire ce que je voulais sans rendre de comptes à personne. Je me souviens de cette sensation d'ivresse lorsqu'il fallait traverser les rues, car mes pas me menaient invariablement au Louvre où je m'installais devant le Radeau de la Méduse, fascinée par cette tragédie et par les corps des morts à moitié immergés. Puis papa-Vassia venait me rechercher, je ne me souviens plus où, et nous rentrions aux Authieux. Pendant toutes ces années mon père a même été oublié et il me semble avoir rangé sa photo. Lorsque nous passons nos vacances en Finlande, mes grands-parents ne m'en parlaient jamais, certainement pour ne pas troubler ma vie en France. Et pourtant !.. J'y reviendrai plus tard.

En janvier 1955 mes parents ont décidé de s'installer à Rouen ; j'étais au lycée et ils estimaient qu'il y avait davantage de possibilités en ville. Cette année 1955 fut pleine de bouleversements, surtout pour ma mère ; pour moi, j'ai une fois de plus « survolé » les situations. J'étais très occupée à me faire accepter par mes camarades françaises. J'avais une autre éducation – trop libérale aux yeux de certains parents de mes amies de classe ; du fait que je ne réagissais pas toujours de la même façon que mes camarades, une fille de ma classe me jetait de l'encre en disant : « Va-t-en l'étrangère ! ». J'ai appris bien plus tard que cette fille était devenue une bonne communiste militante... J'avais un terrible besoin d'être aimée et comprise et je passais à côté d'événements importants aise de la famille.

Cette même année nous avons appris que mon père était vivant ! Ayant appris que sa femme et sa fille avaient quitté la Finlande,

il décida de ne pas revenir en Finlande. Cela lui a valu une peine écourtée d'un an, il a donc été libéré en 1954. Ce fut un choc terrible pour ma mère qui, je me souviens, a même fait chambre à part pendant quelques temps. Comme papa-Vassia a dû souffrir ! Et moi dans tout cela ? Rien ! J'étais occupée par mon voyage en Finlande où je devais me rendre toute seule pour tout l'été pour être avec mes cousines qui venaient de perdre leur mère. J'allais prendre le bateau à Anvers et cette indépendance m'excitait. Je voulais aussi absolument un short noir, je m'étais focalisée sur cette couleur car elle m'était interdite, ma mère trouvant cela trop triste pour une jeune fille – le noir étant réservé aux adultes, et de plus aux adultes en deuil. A Helsinki ma cousine m'avait préparé un cadeau pour mon anniversaire : un short jaune !

Ni mes grands-parents, ni ma Tantine ne m'ont parlé de mon père. Peut-être tous ces silences m'ont-ils permis de vivre une adolescence insouciante ? Dans tous les cas cela ne m'a posé aucun problème.

Les choses ont commencé à changer à l'automne 1955. Ma mère était toujours en grand deuil de la mort de sa sœur et comme elle faisait de la couture, elle a décidé de me faire une jolie robe jaune moutarde. Le modèle étant très sophistiqué, cela nécessitait beaucoup d'essayages – je me suis même évanouie une fois à force d'essayages... La robe terminée, elle a déclaré « nous allons faire une photo et l'envoyer à ton papa ». J'ai posé dans ma belle robe, mais je n'ai pas posé de questions. Je me souviens seulement qu'elle a dit qu'il habitait et travaillait en Sibérie. Bon. Moi, j'étais davantage intéressée par les garçons. Peu à peu ma mère me parlait plus souvent de mon père ; un jour elle m'a dit qu'il s'était remarié avec une « soviétique » qui avait déjà un fils. Elle avait toutes ces informations de mes grands-parents qui étaient en contact avec

leur fils. Aujourd'hui j'ai beaucoup de peine pour ma mère car elle voulait partager avec sa fille, avec la fille de l'homme qu'elle avait aimé et qui l'avait aimée : ses ressentis, sa peine, et moi, adolescente ingrate, je n'entendais rien. En 1957 ma mère a passé une très mauvaise année. Elle était très nerveuse et un jour elle m'a dit « tu vas écrire à ton père, il veut adopter le fils de son épouse, il portera donc son nom, et on ne peut pas donner à n'importe qui le nom que tu portes ». A ce moment-là, quelque chose a dû bouger à l'intérieur de moi. J'ai obéi à ma mère et j'ai écrit sous sa dictée. Je me souviens du sentiment étrange d'écrire à une personne qui était mon géniteur, mais dont on ne parlait pas et donc qui ne m'était pas intime, et devoir m'immiscer dans sa vie privée. Je voyais ma mère malheureuse et je voulais lui faire plaisir, et en même temps, je sentais que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas : mon père a été libéré en 1954, il avait donc dû organiser sa vie. Je n'avais aucun contact avec lui et lui, de son côté, ne cherchait pas à en avoir avec moi – ma vie était en train de se faire dans un autre pays. Et voilà que, tout d'un coup, j'ai dû lui parler de sa vie intime. J'ai été obligée de savoir qu'il avait une autre femme et bien entendu j'ai été vexée et jalouse pour ma mère. Et voilà qu'il y avait un autre enfant, l'enfant de cette femme, qui allait partager sa vie ; il allait l'élever et de « but en blanc », j'ai dû lui écrire de ne pas adopter cet enfant ! Très vite une réponse est arrivée ; je n'ai pas réussi à comprendre son écriture et ma mère m'a lu sa lettre. Je me souviens très bien d'une phrase : « tu ne peux pas comprendre, un jour peut être tu comprendras ». Cette phrase m'a heurtée, et vexée. Je n'y étais pas préparée. En fait je me trouvais au milieu d'une discussion entre deux ex-époux et j'avais l'impression d'être une balle. Certainement je devais porter mon père quelque part enfoui au fond de moi, mais j'avais structuré ma vie

avec je pense beaucoup de protection. Et tout à coup, j'étais au milieu d'une polémique qui dépassait une enfant de 17 ans à peine. J'étais mise à nue. Peu à peu un mur se dressait devant moi, un mur qui grandissait et que je n'arrivais pas à franchir : mon père m'écrivait, mais en fait il écrivait à ma mère, à travers moi. Celle-ci était malheureuse, papa-Vassia devait souffrir, mais il ne disait jamais rien, par contre il travaillait beaucoup. Et, devant moi, se dressait ce mur qui devenait de plus en plus haut, absolument infranchissable. J'ai alors décidé d'avaler des somnifères, qui étaient en vente libre à cette époque. Je me souviens avoir demandé de l'argent à ma mère pour m'acheter un livre, car je n'avais pas d'argent de poche, et je me souviens même de la pharmacie où j'ai acheté ces pilules – que le pharmacien m'a données sans poser de questions. Je me souviens aussi que nous avons quitté la maison ensemble, ma mère et moi, car elle avait des courses à faire, et lorsque nous nous sommes séparées, sur le trottoir, je l'ai regardée longuement, je l'ai trouvée bien jolie – elle avait une écharpe nouée sur la tête car il y avait du vent, et cela lui allait si bien...

Avant le dîner j'ai avalé les cachets, c'était donc un appel car j'étais sûre que l'on allait me trouver. Je me suis quand même retrouvée à l'hôpital ; je ne me souviens de rien, sauf du médecin, qui m'a demandé pourquoi j'avais fait cela et je lui ai répondu « à cause du baccalauréat » et il m'a dit « et moi, c'est à cause du baccalauréat que je suis médecin ici ». Je n'ai pas voulu raconter l'histoire de mon père, je l'ai seulement dit à mes parents et, depuis ce jour, il n'a plus été question de mon père. Je n'ai jamais pu relire la ou les lettres que mon père m'avait adressées car ma mère les a brûlées ; je n'ai jamais pu remettre les phrases dans leur contexte.

En 1963 je me suis mariée et, pour la première fois, ma grand-mère a nommé

mon père en me tendant un cadeau de sa part. Il a voulu ainsi participer à mon mariage. J'ai été profondément touchée et, jusqu'à ce jour, je bois mon café dans ces tasses. Mais je n'ai pas cherché à renouer avec lui car j'entrais dans ma vie de jeune femme, bientôt mère. Pour moi une nouvelle commençait. En juin 1968, Marc, mon second mari, m'a informée que mon père était décédé ; ma mère avait préféré passer par son gendre pour me le dire, peut-être était-elle trop émue ? Peut-être estimait-elle que c'était à mon mari de me faire part d'une information aussi importante ? Je ne sais pas. J'ai eu un choc, mais, très vite, ma vie de ce moment a repris le dessus, d'autant plus que j'attendais mon second enfant.

A partir de ce moment et jusqu'en 1985, mon père a été totalement absent de mon esprit. Un troisième enfant est né en 1970. Ma Tantine et ma grand-mère vivaient en URSS depuis 1966. Mon grand-père était mort en Finlande en 1956.

L'année 1984 a été l'amorce d'une transformation personnelle : ma mère est décédée au mois de juin, et – j'ai honte de le dire – cela a été presque une libération. J'ai commencé à penser à ma famille paternelle, à cette Tantine qui s'était tant occupée de moi après l'arrestation de mon père et qui peut-être avait pu porter ombrage à ma mère. Je peux me tromper. Après la mort de ma mère j'ai décidé de retrouver Tantine. Je savais qu'elle, son mari et sa fille – ma cousine – habitaient en Carélie russe. Ma grand-mère était décédée. La famille de mon oncle, qui vit en Finlande, avait leur adresse. J'ai commencé à penser à un voyage en Carélie, chez eux. J'avais l'impression de débiter une autre vie en renouant avec la branche paternelle, tout en m'occupant de papa-Vassia. Je savais que j'allais apprendre beaucoup de choses sur mon père. Une nouvelle porte dans ma vie s'ouvrait.

Eté 1985 : premier voyage à Petrozavodsk où ma Tantine résidait. Les formalités étaient un peu compliquées en ce temps-là et nous avons même été mis sur écoute téléphonique, mais rien ne pouvait m'arrêter. Marc trouvait ce voyage très important pour moi et a tout de suite été d'accord pour s'occuper des enfants et de la maisonnée pendant les trois semaines de mon absence. J'ai pris le train de Helsinki à Leningrad ; là-bas ma cousine Galia m'attendait et nous avions encore une nuit de train jusqu'à Petrozavodsk. Petite anecdote amusante : Galia avait acheté de gros morceaux de viande car il n'y en avait pas à Petrozavodsk. C'était une denrée très convoitée. Ma couchette était en bas, et sous la couchette il y avait un coffre. J'ai donc dormi sur cette viande, qui était en lieu sûr... Déjà à Leningrad, je commençai à me sentir comme dans mon pays, ma russitude émergeait du fin fond de mon être. Les retrouvailles avec Tantine se passèrent hors du temps présent ; tout a basculé 40 ans en arrière, au temps où elle s'occupait de moi après l'arrestation de mon père. Le soir de mon arrivée, avant de me coucher, j'ai pris un bain et elle a tenu à me laver le dos ; nous avons recommencé notre relation par ce tout petit moment d'enfance ; il a fallu faire cette marche arrière pour reprendre là où la vie nous avait séparées. Ce fut un moment très fort. Puis nous nous sommes regardées, observées, jaugées, reconnues. Nous avons constaté que nous avions la même sensibilité, la même compréhension, les mêmes réactions, la même langue. Tout cela a été très rapide, quelques minutes, peut-être moins, pour constater que nous étions du même sang. On n'a pas besoin de parler pour tout cela, le regard et l'intuition suffisent. Ce premier voyage fut un voyage de découvertes : je découvrais leur vie, leur passé en Union Soviétique et bien sûr très vite elle m'a parlé de mon père. Je me souviens avoir ressenti de la curiosité plus

que de l'émotion profonde. Je voulais voir son visage sur des photos, je savais qu'il avait vécu à Magadan en Sibérie du Nord, et j'ai appris que sa seconde femme était antipathique... ce qui, je l'avoue, m'a réjouie... J'étais surtout occupée à faire connaissance avec la Russie (Union Soviétique à l'époque). Je faisais les courses, j'observais les gens, le dimanche j'allais à l'Office dans l'église orthodoxe. Je voulais voir les gens dans leur vie de tous les jours et comprendre leur façon d'appréhender les événements, ce qui ne m'a pas été bien difficile car très vite j'ai compris leur façon de penser. J'étais intéressée aussi par la vie invraisemblable de la tante dans le Sud de la Sibérie, près de Barnaoul, où elle et sa famille avaient été obligés de vivre pour « devenir de bons communistes ».

J'ai encore fait trois ou quatre voyages à Petrozavodsk où je plongeais de façon toute naturelle dans ma famille paternelle. Mon père me devenait de plus en plus familier, je le regardais intensément sur les photos et constatais que nous nous ressemblions. Je l'ai vusur son lit de mort, il était si beau ! Je commençais à comprendre ma propre identité ; ma mère voulait que je sois française, elle a effacé tout ce qui était russe, surtout la langue qui n'était plus parlée chez nous. Eh bien, non ! Non seulement je me sens profondément Russe, mais de plus la langue russe s'est conservée en moi, et-elle n'attendait qu'une seule chose, se montrer au grand jour, et pour me faire plaisir elle a ajouté beaucoup de mots aux mots restés de mon enfance.

En 1989 et 1990 ma Tante, devenue veuve, est venue avec sa fille Galia et sa petite-fille Marianne en France chez nous, et en 1991 elles ont décidé de quitter la Russie pour revenir définitivement en Finlande ; la Perestroïka avait appauvri le pays et il n'y avait plus rien à manger. De mon côté j'ai rapporté des photos de mon père, des vues de Magadan que mon père

avait envoyées à sa sœur. Sur ma coiffeuse à Paris j'avais déjà une photo de ma mère, une autre de ma mère et papa-Vassia ensemble, l'air très heureux, et j'ai installé près de la photo de ma mère celle de mon père prise à Magadan. Un vide, dont je ne percevais pas l'existence, commençait à se combler : papa-Vassia m'a élevée en me donnant le goût des arts, mon père, cet inconnu et pourtant présent, commençait à faire surface, et ma mère, qui m'aimait à sa façon, était aumilieu.

Pendant 16 ans, de 1990 à 2006 j'ai vécu entre ma famille en France et celle en Finlande. Marc aimait beaucoup ce pays et nous y avons acheté un petit studio. Nous y faisons des séjours de plus en plus longs et j'allais voir tous les jours ma Tantine. Nous ne parlions pas spécialement de mon père, mais être ensemble était le plus naturel du monde ; nous étions étroitement liées. Ce fut une époque très heureuse. En y réfléchissant, je pense que ne pas parler de mon père ne voulait pas dire qu'il n'était pas présent. Il faisait partie de Tantine, sa sœur bien-aimée, et à travers elle je le retrouvais. En fait il était souvent au centre de nos discussions, c'était une présence naturelle, et ce pendant 10 ans. Je crois que peu à peu je m'appropriais mon père.

En 2003 un autre événement s'est produit dans ma vie ; j'ai rêvé de mon père, et ce pour la première fois de ma vie. Il était en face de moi et je lui ai dit, toute joyeuse, avec une intonation russe, « Papa ! ». Je me suis réveillée très troublée et j'ai compris que durant toutes ces années j'avais porté mon père à l'intérieur de moi, et cette nuit-là il est sorti de moi, et j'ai pu avoir une relation de personne à personne ; j'avais terminé mon deuil, maintenant il fallait faire connaissance !

Puis des nuages sombres sont arrivés : mai 2006 mon mari bien-aimé est mort, six mois après ma Tantine chérie est morte – j'étais auprès d'elle en ces instants – et

quatre mois après notre chatte Minette, présente avec nous dans tous nos voyages – est morte. Ce ne furent pas des nuages au-dessus de ma vie mais une tempête, une bourrasque, un ouragan, un orage, une pluie de grêle. Bref j'étais anéantie.

Après une période tumultueuse et douloureuse j'ai commencé à sortir la tête de l'eau. Je me suis dit qu'il était temps de faire connaissance avec moi-même puisque je me retrouvais seule. Qui étais-je vraiment ? Quel était le sens de mon histoire, de ma vie en France ? Pourquoi avais-je du mal à m'adapter après avoir vécu plus de 60 ans dans ce pays ? Et peu à peu ces réflexions m'ont amenée à mon père : qui était-il ? Comment avait-t-il vécu après le goulag ? Quelle était sa personnalité ? Est-ce que je lui ressemblais vraiment ? Dans ma solitude et dans cette soudaine liberté où aucun autre souci ne me retenait, j'ai commencé à penser à Magadan. C'était encore bien abstrait car Magadan est à l'autre bout du monde. Et puis le Destin a pris les choses en main et tout s'est accéléré.

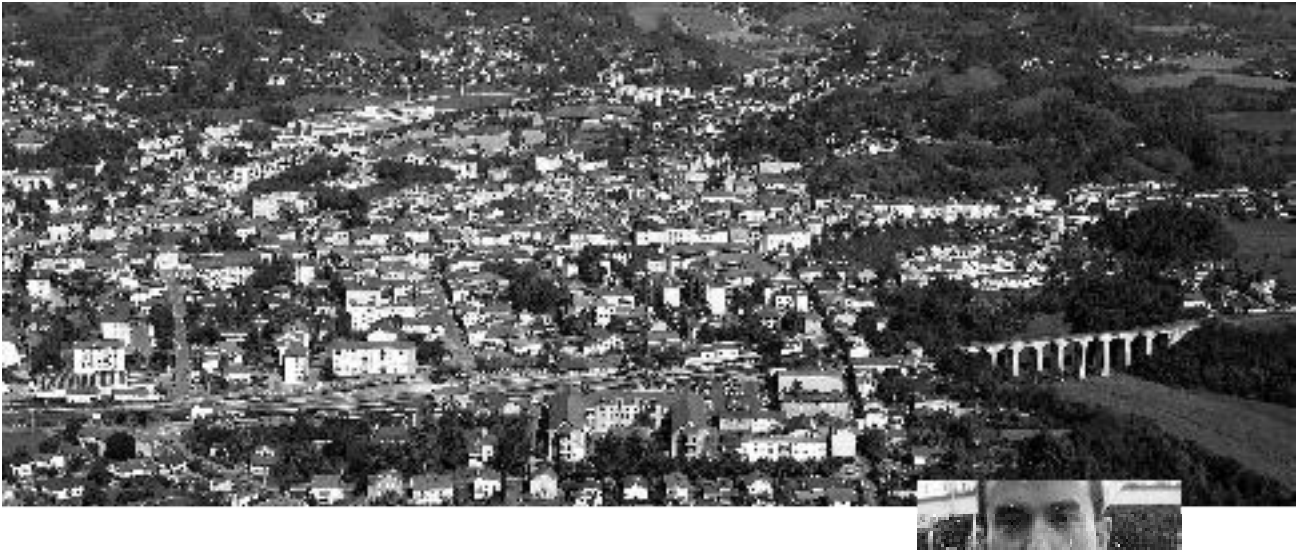
En mars 2009 ma voisine du dessous, qui se trouve être historienne spécialisée dans la vie des gens condamnés aux goulags, et notamment dans les dégâts que cela a pu produire dans les familles, est venue m'interviewer, et là elle m'a formulé à haute voix ce qui certainement se préparait dans mon for intérieur : « vous devriez partir à Magadan ». C'est à ce moment-là que tout s'est décidé, mais il m'a fallu encore plus d'un an pour intégrer ce voyage. J'en parlais beaucoup autre de moi, c'était une façon de me l'approprier. Ma cousine Irina de Moscou qui m'est proche – nos grands-pères étaient frères – a pris ce projet très au sérieux et elle a commencé à chercher des membres de l'Association Mémorial susceptibles de m'aider. Elle a aussi fait un grand travail de recherche sur Magadan ; le théâtre, car mon père a toujours été acteur amateur (il avait de qui tenir puisque sa tante

Valentina Petrovna Verigina avait été une célèbre actrice à Moscou au tout début du XX^{ème} siècle), le cimetière, les environs...

Tout s'est passé très vite, comme si je ne devais plus attendre : en mars 2010, je suis allée acheter mon billet et mon visa dans une agence de voyages, j'ai commandé une chambre dans un bon hôtel à Magadan, et, le 16 septembre 2010, je prenais l'avion pour Moscou. J'ai voulu faire ce voyage toute seule, je désirais être avec moi-même ; c'était MON histoire, je ne pouvais la partager avec personne, sans donner d'explications. Cela aurait faussé l'authenticité. Dix jours avant mon départ j'ai appris que la tombe de mon père avait été retrouvée ! Un historien et journaliste de Voronège, Kirill Borissovitch Nikolaev, qui a vécu 40 ans à Magadan, a pris mon histoire très à cœur et a décidé de m'aider. A Magadan il m'a organisé des contacts avec plusieurs personnes, dont Tamara Nikanorovna, que j'ai appelée « mon ange gardien » car elle était présente avec discrétion à mon moindre appel. Il m'a aussi introduite auprès des journalistes, des personnes s'occupant des archives, de l'université. De fil en aiguille j'obtenais d'autres noms, d'autres numéros de téléphone ; l'historienne du musée, la directrice de la bibliothèque, une jeune femme qui m'a reconnue dans la rue ! (un article sur ma présence à Magadan était paru dans le Journal « Kolymski Trakt ») et qui m'a organisé une visite du musée de géologie avec un professeur de l'Institut de Géologie... Je n'avais qu'à me laisser porter et chaque jour était riche en informations.

MAGADAN

Le 16 Septembre 2010, je me suis envolée de Paris-Charles de Gaulle pour atterrir à Moscou après quatre heures de vol. Mon vol pour Magadan était plusieurs heures



...Barbara au cœur d'un festival

FESTIVAL BARBARA 2014

Barbara et Saint-Marcellin. Une voie douce et grave, à la fois. Ses scènes qui parsèment l'Europe. Ses chansons où le réel se mêle aux fantasmes. Ses sursauts qui accompagnent le chant. Monique Serf. Barbara. Et la guerre. Bien sûr. La guerre qui laissera des séquelles pour toute sa vie. Cette guerre qui installera Barbara - une petite fille juive et pauvre - dans un perpétuel vagabondage. Et Saint-Marcellin « aux maisons fleuries sous les roses » chantée dans « Mon Enfance ». Été 1943. « *La guerre l'avait jetée là* ».

Une vie à multiples visages

Göttingen. 1965. La Grande dame brune se produit dans un premier temps au théâtre de la ville. Au cœur de l'Allemagne. Et à contrecœur. Car les blessures de la guerre sont vives. Mais le public la gagne. Les étudiants l'acclament avec euphorie. Barbara compose alors sa célèbre chanson. Un véritable hymne à la réconciliation franco-allemande, l'hymne à la paix.

*Et tant pis pour ceux qui s'étonnent,
Et que les autres me pardonnent,
Mais les enfants se sont les mêmes,
A Paris ou à Göttingen,*

« Göttingen ». Composée il y a un demi-siècle, la chanson voit célébrer son cinquantième anniversaire par l'association « Les Amis de Barbara ». Des fragments d'histoire dont le

film de Pierre Kukawka « De Monique Serf à Barbara » retracent le passage de la future chanteuse à Saint-Marcellin entre 1942 et 1945. Barbara, ses chansons, ses artistes, son Festival. Et sa guerre... Le vernissage d'une exposition inédite « Barbara, de Saint-Marcellin à Göttingen » a donné le « La » au Festival le 14 mai 2014.

Le vernissage d'une exposition en triptyque a inauguré le festival le 14 mai :
- cinquantième de la chanson Göttingen par les Amis de Barbara
- photographies des artistes réalisées par Sylvain Faisan, photographe-auteur
- exposition des affiches des 15 années de Festival.

Une artiste discrète mais généreuse. Son œuvre sombre et lumineuse nous raconte une vie aux multiples visages. De sa douleur inconsolable la chanteuse et pianiste d'une sensibilité à fleur de peau donnera naissance à des chansons habitées par une mélancolie profonde et décorées par des harmonies dont elle seule avait le secret. D'une grande force émotionnelle et fragile à la fois, son œuvre illustre la difficile beauté de la vie.

Conférence « Barbara, étoile nomade d'une obscure clarté » par Frédéric Lamantia le 21 mai.

Barbara disait que « la chanson est une conversation ». L'artiste Barbarie en fait la démonstration sur scène en offrant un partage musical d'une belle intensité poétique où la passion des mots se fait envoûtement.

« Barbarie, une femme qui chante Barbara ». Piano, violoncelle, contrebasse, accompagnent la voix de Barbarie, tour à tour tendre, amoureuse, rageuse, portée par des arrangements novateurs qui nous dévoilent une Barbara réincarnée, actuelle, celle qui vit en chacun de nous (le 25 mai)

Barbara 2014 : une programmation qui ouvre de nouveaux horizons !

Energies électriques, émotion, poésie, lumière, humour, intensité, une couleur musicale spéciale dans une ambiance chaleureuse de cabaret, un engagement citoyen, une scène punk des années 80 qui revient en 2014 avec un nouvel album : « L'an demain » :

TÊTES RAIDES – Après avoir mis en musique différents auteurs de poésie dans le projet « CORPS DE MOTS » qui va continuer son voyage, TÊTES RAIDES reprend la route avec un nouveau souffle puisé dans les profondeurs du son et du sens.

Violon, flûte, piano, basse, guitare, curiosité, jeu de l'écriture, cafés-concerts, un fragile équilibre entre humilité et confiance en soi, un pied devant l'autre, sur le fil de la création artistique. Et ça bruisse d'instant de vie, de personnages, de paysages, croqués avec humour et gourmandise. Le reste est à suivre, la suite reste à vivre...

LILYLUCA – Lauréate du tremplin coup de pouce 2013. Quelques bribes d'enfance dans le sac à dos, le regard pointu et la voix faussement naïve, Lily Luca nous arrive avec tout son petit monde.

Réinvestir un Bobby Lapointe, revisiter au poil à gratter les refrains fantaisistes et lunaires du piscénois (habitant de Pézenas), s'appropriant son répertoire à leur sauce, s'unir et mixer leurs idées, marier leurs voix, bouturer un projet commun, dans une ambiance de cirque intime et débridé ... Un résultat explosif !

ELEVE LAPOINTE AU PIQUET ! – A l'occasion du 90^e anniversaire de sa naissance, 4 artistes atypiques et singuliers rendent un hommage tendre et décalé à Bobby Lapointe : Evelyne Gallet, Roland Bourbon, Imbert Imbert et Nicolas Jules.

Un rythme cajole et ensorcelé. Un piano qui livre des cavalcades harmoniques. Un « band » - guitare-basse-batterie – au son des Seventies. Tout pour faire vivre les états si contradictoires dans lesquels nous plonge l'amour.

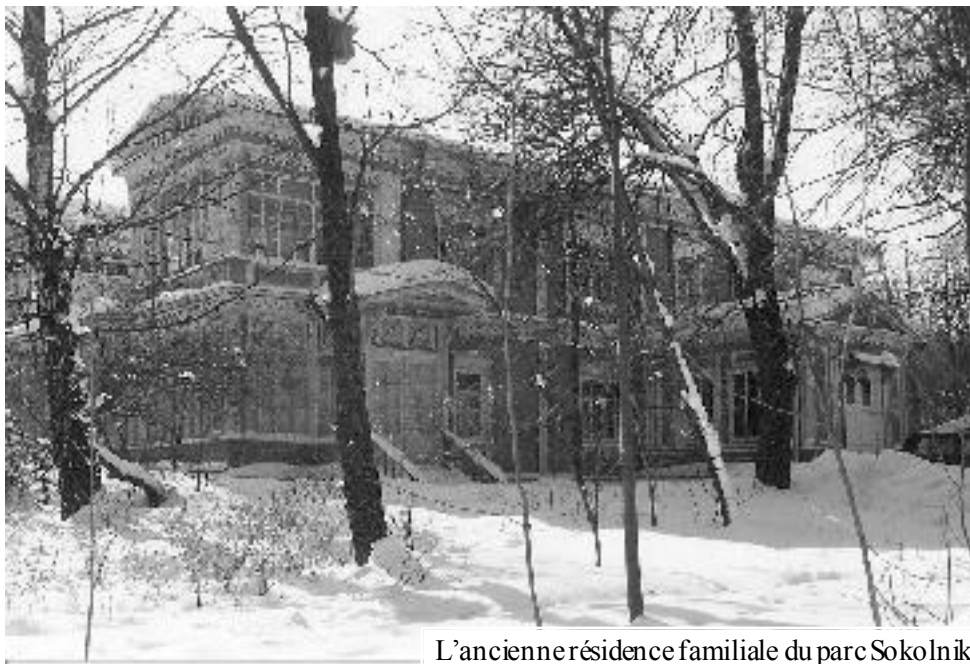
JEANNE CHERHAL – Totalement plongée dans les Seventies pendant de longs mois, c'est dans cette esthétique qu'elle a conçu « Histoire de J. », son nouvel album. Entourée de ces mêmes musiciens en studio, tous dans la même pièce, galvanisés par le plaisir d'enregistrer en live et en acoustique, ils ont fait groover ses nouvelles chansons comme à l'époque.

Une beauté classique et intemporelle. Des passions tumultueuses, des torsions. Une sensualité bouleversante et habitée, une élégance des émotions, le talent et la virtuosité insistant sur son charisme naturel et sa remarquable écriture d'une douceur surprenante. Les éloges ne manquent pas. Des médias. Et de la presse.

MAISSIAT – Prix Barbara 2013 du Ministère de la Culture et de la Communication Entre Hardy et Sanson, Maissiat renoue avec l'élégance de la pop française.

par **Igor Volovik**,
Saint-Marcellin, Isère





L'ancienne résidence familiale du parc Sokolniki

L'histoire d'une famille russe

La famille Liamine

III.

XXI^e siècle

Jean (Ivan Ivanovitch) Liamine :
médecin, conservateur des archives
familiales

Dans ses commentaires relatifs à l'interprétation de la musique de son père lors d'un concert organisé en 1979 par la Société parisienne des zélés du chant liturgique russe, le docteur Jean Liamine, fils du compositeur, a écrit : « Il n'a pas eu le temps de mener son œuvre musicale à son plein épanouissement, mais nous pensons que sa vie, sa vie d'homme et de chrétien, a été réalisée dans toute sa plénitude »...

Grâce au travail minutieux de rassemblement des souvenirs mené depuis des décennies par le docteur Jean (Ivan Ivanovitch) Liamine les archives familiales conservent aujourd'hui de nombreuses informations précieuses. Le docteur Liamine a beaucoup fait pour que la musique de son père vive en France et revienne en Russie.

La revue LiteraruS a le plaisir de l'accueillir dans ses pages :

Propos recueillis par **Julie Laloi**

Retrouvez les deux premiers volets de l'histoire dans LiteraruS N°6, 2013

– *Jean, pourriez-vous nous parler des rencontres, concerts et projections autour de l'œuvre spirituelle de votre père en France, en Russie ou ailleurs ? Quels documents nos lecteurs pourraient-ils voir, lire ou écouter pour en savoir plus ?*

– C'est en France dans les années 1975, que j'ai moi-même entendu pour la première fois certains des chants liturgiques composés par mon père, chantés par le chœur de la cathédrale orthodoxe russe Saint Alexandre Nevsky sous la direction du maître de chapelle Eugène Evetv et par le chœur de l'Institut de Théologie Orthodoxe St Serge sous la direction de Nicolas Ossorguine.

Jusqu'alors, les partitions étaient restées dans le tiroir de son bureau, telles que mon père les y avait laissées... Eugène Evetv prit ces chants dans le programme de ses concerts les années qui suivirent (église américaine de Paris, églises Saint-Germain-des-Prés, Saint-Julien-le-Pauvre, Sainte-Radegonde de Poitiers etc). J'ai ensuite créé une « Association des amis du compositeur Liamine » pour laquelle j'ai reçu aide et soutien de la mairie de Paris.

Cela m'a encouragé à organiser le retour de la musique sacrée de mon père dans sa ville natale de Moscou, là où il avait puisé son inspiration. D'abord « sous le manteau », dans les années 1980. Et ce n'est qu'au début de la perestroïka, dans les années 1990, que les « Béatitudes » du compositeur ont pu être chantées « en première mondiale » par le chœur « Blagovest » sous la direction de Galina Koltsova dans la grande Salle des Colonnes, lors du 3^e et du 5^e Festival de musique sacrée de Moscou.

Mais le véritable retour en Russie de la musique de mon père s'est fait autour d'un événement majeur : les fêtes des 850 ans de la ville de Moscou dont mon arrière-grand-père avait été maire. Après une série de clin d'œil de l'Histoire, et de

véritables petits miracles, le 5 septembre 1998, en présence de l'ambassadeur de France, Monsieur Hubert Colin de Verdière, qui m'avait apporté tout son soutien dans mes démarches, et des conseillers culturels de notre ambassade et de la mairie de Paris, ainsi que des représentants de la mairie de Moscou et de l'UNESCO, j'ouvrai l'exposition « La famille Liamine dans l'histoire vivante de Moscou, 19^e et 20^e siècles » ; je coupai le ruban tendu sur la porte d'entrée de l'ancienne résidence familiale du parc Sokolniki que ma grand-mère et mon père avaient quittée 80 ans auparavant, et que Lénine avait aussitôt occupée avec Kroupskaïa, et j'y rentraï, entouré de mon épouse, de ma fille aînée et de mon gendre, de mes neveux et cousins, de quelques amis, ainsi que d'une centaine de ci-devant moscovites ébahis et ravis.

Après les discours d'usage, il y eut un concert comprenant les chants liturgiques du compositeur, par le chœur « Blagovest », ainsi que des pièces orchestrales par un ensemble sous la direction d'Irène Kandinsky et quelques romances en français. Les clefs de la « chambre mémoriale » me furent alors solennellement remises... En ce temps-là, tous les espoirs semblaient permis, et ce fût un moment mémorable, fantasmagorique où la réalité dépassait l'imaginaire, mais aussi un joyeux pied de nez à l'Histoire...

D'autres concerts et manifestations culturelles ont eu lieu depuis lors, dans le cadre de cette exposition et notamment pour le centenaire de la naissance du compositeur Liamine, dans les églises fondées par ses aïeux, Notre Dame d'Iveron à Moscou et la basilique de la Sainte Trinité à Iakhroma.

Un film de Vassili Jouravlev « Chantre du Seigneur » (Vospévayushi Gospoda) en quatre épisodes relate tous ces événements. Il comprend de larges

extraits des chants liturgiques du compositeur.

Une version sous-titrée en français sera bientôt disponible sur Internet. Sur ce même site, un film d'Andreï Polouchine, « Une grande église dans une petite ville » (Bolchoï Hram v malenkom gorodyè) raconte l'histoire de la basilique depuis sa construction jusqu'à nos jours.

Il y a eu également une série d'émissions sur radio *Mayak* par la journaliste Svetlana Svistounova et une interview télévisée sur Canal 3 en novembre 2010. Effectivement, en octobre et novembre 2010, à l'occasion de « l'année de la France en Russie », les chants liturgiques du compositeur ont de nouveau résonné sous les voûtes des églises familiales pendant la célébration de la liturgie, avec le chœur « Kastalsky » sous la direction d'Alexei Rudnevsky. Un concert consacré aux œuvres de Jean Liamine et d'autres compositeurs de l'émigration russe en France et de l'Ecole Synodale de Moscou : A. Gretchaninov, A. Kastalsky, N. Kedrov, V. Kalinnikov, N. Tcherepnine, S. Jarov, P. Tchesnokov, a eulieu dans l'église du couvent Marthe et Marie (Marfo Mariïnskaya Obitel), pour le jour anniversaire de la naissance de sa fondatrice, la grande duchesse martyre Sainte Elisabeth de Russie.

La Grande Duchesse Elisabeth de Russie fut également à l'origine de la congrégation des sœurs de N.D. d'Iveron et présida en 1901 la dédicace de cette église, fondée par Elisabeth Liamine, la grand-mère du compositeur Liamine. Les grands-parents du compositeur Liamine avaient eu des liens d'amitié avec la grande duchesse ainsi qu'une même approche de la charité chrétienne active dans le cadre de l'Eglise orthodoxe russe et ont collaboré avec l'architecte de la famille impériale Rodionoff. Cette manifestation culturelle s'est déroulée sous la présidence de la supérieure du



Jean (Ivan Ivanovitch) Liamine :
médecin,
conservateur des archives familiales

couvent de Marthe et Marie à Moscou, mère Nathalia (Moliboga), en présence d'Elisabeth Braoun, coordinatrice des Alliances françaises en Russie, représentant l'ambassadeur de France Jean de Gliniasty, Mgr Visvaldas Kulbokas, premier secrétaire de la représentation du Saint Siège auprès de la Fédération de Russie, de l'higoumène du monastère de la Présentation de la ville d'Orel, mère Olympiade, accompagnée par deux moniales, et des représentants du monde médical, musical, et des arts populaires.

Des conférences avec concert, projection de film et débat, sont par ailleurs organisées par diverses associations culturelles et sociétés, comme celles des Marchands de Moscou, des Zélateurs du chant liturgique

orthodoxe russe, etc...

– *Vous gardez dans votre cœur une autre histoire miraculeuse – celle du voyage de votre maman en France en 1922. Pourriez-vous partager ce récit avec nous ?*

– Cette histoire est doublement miraculeuse : elle comprend deux épisodes intimement liés bien que distants de plus de 80 ans.

Voici donc la petite histoire de l'icône de Saint Séraphin de Sarov à Paris.

En 1922 en Russie, dans la ville d'Orel, la révolution bolchevique bat son plein. Zénaïde, jeune fille d'une vingtaine d'années, partage depuis plus de 2 ans la vie quotidienne des sœurs au monastère de la Présentation. Elle habite chez la supérieure, l'higoumène Alexia (veuve Timacheva-Bering née Polouektova). Celle-ci a veillé à son éducation depuis la mort prématurée de la propre mère de Zénaïde. Elle est devenue en fait sa mère adoptive. Matouchka Alexia a pour neveu Ivan Liamine, le promis de la jeune fille.

Six ans auparavant, en 1916, les deux jeunes gens s'étaient fiancés, mais les événements tragiques de la révolution les séparent, et Ivan se retrouve à Paris où il invite instamment Zénaïde à venir le rejoindre, afin qu'ils s'y marient comme ils en avaient fait le serment.

La jeune fille, qui ne se sent pas faite pour la vie monastique, accepte. Elle part d'abord pour la Sibérie, à Tomsk (six jours de voyage dans un wagon à bestiaux), pour y faire ses adieux à son père. Son retour à Orel va durer plusieurs semaines : elle reste bloquée à Tcheliabinsk, son passeur à travers les lignes de l'Armée Rouge venant d'être fusillé ; mais des amis retrouvés providentiellement l'aident à rejoindre le monastère d'Orel.

Avant son départ définitif pour la France, son père spirituel et confesseur, Séraphin, évêque d'Orel, lui donne sa

bénédiction et lui confie une grande icône de Saint Séraphin de Sarov (prient à genoux sur une pierre dans la forêt), toujours présente dans son bureau. Il lui demande de remettre cette icône au métropolite Euloge à Paris. L'icône, peinte sur toile par un moine d'Optino, est ainsi enlevée de son cadre, enroulée dans un linge ; elle accompagnera la jeune fille pendant tout son périple et à travers tous les contrôles. Zénaïde finira par s'embarquer sur le dernier paquebot en partance de Saint-Petersbourg, chaperonnée par une autre tante de son fiancé, Sofia Grigorievna Polouektova, quittant toutes les deux leur pays natal pour toujours.

A son arrivée à Paris, elle va voir le métropolite Euloge et lui présente l'icône du saint.

Mgr Euloge ordonne aussitôt de l'encadrer et de la placer dans la chapelle d'une maison d'étudiants située dans le jardin d'un immeuble au 91 de la rue Lecourbe dans le XV^{ème} arrondissement de Paris, où il projette d'ériger une église : l'église de Saint-Séraphin-de-Sarov. Elle sera construite en 1933. L'icône s'y trouve toujours actuellement.

En 2002, huit années après la mort de ma mère Zénaïde Liamine, un groupe de la télévision russe Canal 3 vient chez moi à Paris pour une interview : je décide de les emmener à l'église St-Séraphin rue Lecourbe, où nous sommes accueillis par le recteur, le père Nicolas Cernokrak ; et là, je leur raconte la petite histoire de l'icône de St-Séraphin ; l'émission doit passer sur Canal 3 dans toute la Russie. Une quinzaine de jours après, je reçois un coup de fil.

– *Ici la mère supérieure du monastère de la Présentation de la ville d'Orel, l'higoumène Olympiade, mes paroissiens ont accouru me dire qu'un français parlait de nous à Paris ?!*

– Ma mère, ce français, c'est moi !..

Nous parlâmes près d'une heure. Le monastère en ruine avait rouvert ses portes depuis quelques temps et se reconstruisait peu à peu. Les sœurs connaissaient peu de choses de la vie de l'évêque Séraphin d'Orel, sauf qu'il avait été fusillé en 1937, et elles ignoraient jusqu'au nom même de la dernière higoumène du monastère, mère Alexia, ma grande-tante... J'envoyai aussitôt une quinzaine de photos des années 1920–1922 et des années 1923–1933. En effet ma mère avait pu correspondre toutes ces années avec Matouchka Alexia jusqu'à sa déportation à Alma Ata. C'est cette correspondance d'une richesse inouïe, tant sur le plan historique que religieux, que j'ai été amené à sortir des archives familiales et à transmettre peu à peu au monastère d'Orel où je me suis rendu en 2004. Les moniales ont publié depuis un livre sur la vie et le martyre de la mère Alexia, morte en prison à Vologda en 1941 (d'après les archives soviétiques auxquelles elles ont pu avoir accès). C'est ainsi que par un second miracle, Saint Séraphin de Sarov a rendu leur véritable histoire, aux sœurs du monastère de la Présentation de la bonne ville d'Orel.

– Pourriez-vous nous raconter votre propre parcours personnel. Comment vous considérez-vous, Français, Russe, citoyen du monde ?

– La 1^{ère} réponse qui me vient spontanément à l'esprit peut paraître paradoxale : « cent pour cent français et cent pour cent russe ! » En fait, je suis totalement intégré à la France, la France généreuse qui a accueilli ma grand-mère et mon père, la belle et douce France, mon pays natal, où j'ai fait toutes mes études, mon service militaire, où j'ai exercé la médecine pendant 40 ans et fondé une famille avec mon épouse, française de souche. J'ai reçu cependant une double culture et suis resté très fidèle à la mémoire de la Russie de mes

ancêtres, de cette Russie que me contait ma grand-mère dans mon enfance, et qui me paraissait alors mythique, enfouie comme la « ville de Kitège sous les eaux profondes »... C'est à la recherche de cette Russie, grâce à un fil d'or, le message spirituel porté par les chants liturgiques que m'avait laissés mon père, que j'ai fini par réaliser mon propre « retour » dans le pays de mes aïeux, ressusciter leur histoire, la faire redécouvrir par les Russes de là-bas, en leur apportant sur place, les chaînons manquants de notre histoire commune.

En même temps j'ai pu suivre toutes ces années, les importants travaux de restauration des églises familiales, pour certaines, surgies de leurs ruines, vraiment « mortes et ressuscitées » et engager un dialogue amical avec les paroissiens.

– Vous appartenez à une famille riche d'histoire. Est-ce que vos enfants et vos petits enfants réalisent ce lien extraordinaire avec le passé ? Reprennent-ils le flambeau ?

– C'est en premier lieu ma femme, qui m'a accompagné, aidé et soutenu. Mes filles et mes gendres ont également participé activement aux événements, notamment aux manifestations culturelles franco-russes à Moscou, Dmitrov, Iakhroma et Paris ainsi que dernièrement deux de nos petits-enfants venus en Russie avec nous. Nos petits enfants apprécient – et certains avec émotion – la musique de leur aïeul et découvrent avec le plus grand intérêt l'histoire de leurs ancêtres russes.

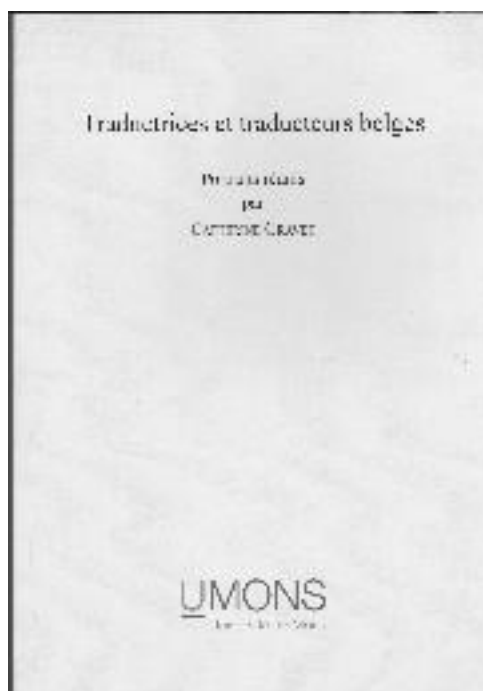
Cette belle aventure se termine, mais le grain est semé.

Pour plus d'information consultez :
www.youtube.com/watch?v=I1MUvYRwHk

Le hasard du bonheur

En 2013, la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Mons (UMONS), en Belgique, a publié un ouvrage collectif intitulé « Traductrices et traducteurs belges ».

LiteraruSa demandé à son éditrice scientifique, Catherine Gravet, de nous faire part de l'objectif de ce recueil. La revue a également le plaisir de présenter à ses lecteurs, à titre de mise en bouche, le résumé des trois articles rédigés par des membres du Département de russe.



Traductrices et traducteurs belges
Portraits réunis par Catherine Gravet,
Université de Mons
Service de communication écrite
Collection « Travaux et document » n°1
2013
468 pages
ISBN 978-2-87325-074-4

Catherine Gravet



*Chef du Service de communication écrite et
coordinatrice du Département de français de la
Faculté de Traduction et d'Interprétation-EII*

– Catherine, pouvez-vous décrire en quelques mots votre ouvrage ?

C'est un ouvrage collectif qui réunit une série d'articles sur des traducteurs et des traductrices belges d'hier et d'aujourd'hui. Vingt-et-un spécialistes belges, français, espagnols et grecs, ont envoyé avec beaucoup d'enthousiasme des portraits de cinq traductrices, Marie Delcourt, Hélène Legros, Ángeles Muñoz, Françoise Wilmart et Marguerite Yourcenar, et de dix traducteurs, Maurice Carême, Alexis Curvers, Jacques De Decker, Eugène Hins, François Jacqmin, Maurice Maeterlinck, Pierre Poirier, Alain van Cruyten, Robert Vivier et Emmanuel Waegemans, parmi lesquels figurent notamment un Prix Nobel de littérature, Maurice Maeterlinck, plus connu pour son théâtre que pour ses traductions.

– De quoi parle cet ouvrage ? Quelle était votre intention ?

Avec mon équipe, notre objectif était de centrer l'attention sur la personne de traducteurs, nés en Belgique ou y ayant des attaches. Nous voulions examiner leur formation, leur milieu, leur personnalité, leurs inclinations, leurs rencontres, les influences qu'ils ont subies, leur métier,

ce qui les a amenés à traduire... Nous voulions comprendre leurs objectifs et leurs méthodes de travail. Nous avons tenté de déterminer ce qu'ils ont traduit, mais surtout pourquoi, pour qui, dans quelles conditions, comment, s'ils ont été fidèles ou non, à quoi... Autant de questions qui nous ont conduits à étudier les traductions en regard des originaux, en regard d'autres traductions. La perspective, interdisciplinaire, nous a menés à chercher aussi des réponses dans les archives, les correspondances, les journaux intimes, la presse, etc.

– Comment avez-vous eu l'idée de vous lancer dans un tel projet ?

J'admire les travaux de Jean Delisle, professeur à l'Université d'Ottawa, qui a consacré deux ouvrages collectifs à des *Portraits de traducteurs*, publiés en 1999, et à des *Portraits de traductrices*, qui ont vu le jour en 2002. C'est cette tendance historique de la traductologie qui m'a inspirée, et nous allons continuer dans cette voie.

par **Olga Bainova**



Légend'Air en Limousin : les ailes à l'honneur

Philippe Dardant

En 2013, en mettant à l'honneur les Etoiles Rouges de l'URSS et les avions des pays de l'Est, la seule manifestation aérienne gratuite de France, *Légend'Air en Limousin*, a fêté ses dix ans sur l'aérodrome de Saint-Junien en Haute Vienne.

C'était une façon pour les organisateurs de rendre hommage à leur premier rassemblement.

À l'époque ce n'était qu'une simple journée portes-ouvertes avec deux appareils, le Robin DR400 de l'Aéro-Club de Saint-Junien et le vénérable biplan Léopoldoff de Philippe Cantournet, instigateur de la journée. Cinq cents personnes s'étaient « bousculées » pour voir un biplan et goûter au baptême de l'air sur le Robin.

L'année suivante, la fête devenait manifestation aérienne et commençait à



Sukhoï 26
du champion
de voltige
Frédéric Chesneau

grandir, prenant le nom officiel de « Légend' Air en Limousin », puis ce fut la création de l'association du même nom, avec aux commandes Patrick Dzigan et la quinzaine de personnes composant le comité d'organisation.

La dixième édition a été riche en émotions très contrastées avec une météo capricieuse et un très émouvant hommage aux jeunes pilotes français de la célèbre escadrille Normandie Niemen. Héros de la Seconde Guerre mondiale, ils ont combattu sur le front de l'Est et se sont vus offrir, chacun, par Staline, leur avion de chasse à la fin de la guerre. Une exposition leur était consacrée et une cérémonie a eu lieu en leur honneur en présence des familles des pilotes et des mécaniciens, dont un descendant de chacun des trois pilotes originaires des trois départements limousins.

L'Ambassade de Russie en France était représentée par l'attaché militaire adjoint lieutenant-colonel Solomasov en visite officielle.

Parmi les appareils, dont de nombreux YAK et avions d'outre Rhin, se trouvait un des emblématiques YAK 3 de l'escadrille Normandie Niemen. Son pilote Georges Chauveau fait une démonstration époustouflante devant les plus de 10 000 visiteurs présents. Le spectacle aérien était clôturé de façon tout aussi magistrale avec un autre avion soviétique, le Sukhoï du champion du monde de voltige, Frédéric Chesneau.

Après les avions de l'Est, l'édition des 6 et 7 septembre 2014, ayant eu l'honneur d'être labellisée pour la « Mission du Centenaire de la Première Guerre Mondiale », a été dédiée à un nouveau thème « Cocardes et la Grande Guerre

1914–1918 ».

Le public a pu effectuer gratuitement des visites guidées du parc avions et assister aux vols d'entraînement, suivre le briefing du directeur des vols et participer aux défilés costumés. Un camp de poilus avec sa tranchée grandeur nature de 20m de long, ses véhicules d'époque et ses soldats-figurants en tenue a été reconstitué durant tout le week-end.

Le meeting de cette année laissera le souvenir de moments forts de Légend'Air comme le passage par Saint-Junien de la célèbre Patrouille de France en transit entre Roanne et Bergerac et le vol des trois Léopoldoff (sur les quatre avions restant actuellement en état de vol en France).

Légend'Air en Limousin présente entre quarante et cinquante avions de collection chaque année, certains d'eux sont rarissimes. Ils peuvent être admirés gratuitement et de très près. En parallèle,



plusieurs expositions de véhicules anciens : autos, motos, side-cars, véhicules des pompiers sont regroupées à proximité dans un pré. Le « Hangar des Aviateurs » sert de lieu de rencontre pour les artistes travaillant sur le thème de l'aéronautique, peintres, écrivains, photographes, aéromodélistes, collectionneurs, dessinateurs, philatélistes, brodeurs, .. et de plusieurs associations de sauvegarde du patrimoine aéronautique comme le *Conservatoire Aéronautique du Limousin*.

Les organisateurs souhaitent préserver la dimension humaine de leur fête aéronautique, dans l'esprit de celles d'autrefois, en mettant en vedette les petits avions de collection, les machines rares, qui sont parfois les oubliées des grands meetings aériens et qui s'accommodent très bien des 550 mètres de longueur de la piste et des dimensions limitées de l'aérodrome, rebaptisé pour l'occasion « champ d'aviation ».

Cette manifestation réussie n'est possible que grâce à l'implication de près de 150 bénévoles, au soutien des deux partenariats publics, la Région Limousin et la Ville de Saint-Junien, et de la trentaine de partenaires privés qui concourent au succès de la manifestation par leur aide financière ou matérielle.

Duo de Yak 18

Biplan
Léopoldoff
aux couleurs
d'avant
guerre
de Philippe
Cantoumet,
créateur
de la manifestation

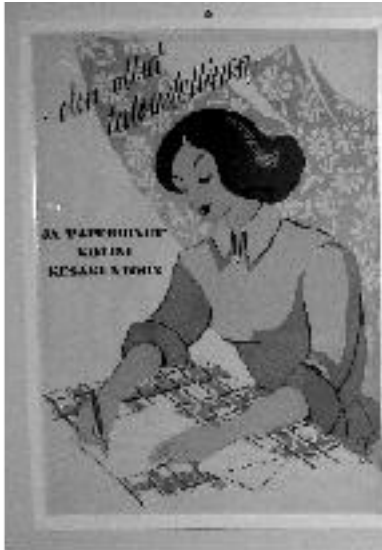


Yak 52



Tranchée
militaire
(reconstitution)





*H
e
l
s
i
n
k
i*





**L'Hôtel de Ville d'Helsinki
accueille régulièrement des vernissages.
Une exposition sur la publicité des années
1950 y a été présentée de juin à août 2014.
Les visiteurs ont pu découvrir des exemples
de publicités coopératives de l'époque
promouvant leurs produits, les articles de
consommation courante, la mode, les fêtes, le
sport, les loisirs.
L'exposition a recréé l'atmosphère de cette
époque lointaine.**

*H
ô
t
e
l

d
e

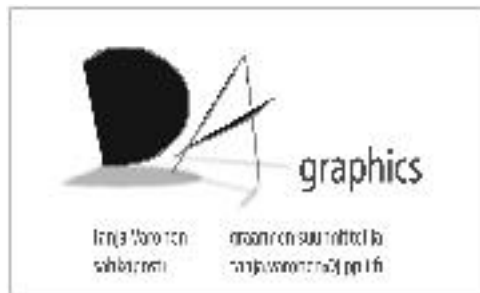
V
i
l
l
e*





INTERNATIONAL
FEDERATION
OF RUSSIAN-SPEAKING
WRITERS

<http://rulit.org>



Malgré toute notre attention, certaines erreurs ont pu se glisser lors de la conception de cette revue. Nous vous prions de nous en excuser.

Le comité de rédaction



Literarus

www.literarus.org

literarus@kolumbus.fi